

Vendredi 24 novembre 2017

Thème : Les évolutions du métier d'enseignant universitaire

**"Être professeur à ULiège aujourd'hui et demain"***Table Ronde 1*

« **Être professeur à ULiège aujourd'hui et demain** » : retour sur le sondage de l'association des professeurs et premiers résultats de l'enquête.  
(Catherine Fallon)

*Table Ronde 2***Regards croisés de professeurs de l'ULiège.**

Les professeurs L. BOUQUIAUX, V. SERVAIS, F. SCHOLTES et J-F FOCANT auront carte blanche pour échanger et discuter de l'évolution du métier d'enseignant à l'ULiège.

**Laurence Bouquiaux**

M. Charlier, qui m'a proposé de participer à cette semaine de l'enseignement, m'a présenté la chose en me disant de venir partager mes rêves pour une Université meilleure et j'ai accepté sans trop savoir dans quoi je m'engageais. Je me suis ensuite rendu compte que cette semaine était organisée autour des NTIC, dont le moins qu'on puisse dire est que je ne suis pas une spécialiste. Je dois vous avouer qu'après avoir entendu la conférence inaugurale de mercredi, j'ai été tentée de renoncer à intervenir, en pensant que je n'avais pas ma place dans ces journées de l'enseignement, et que, peut-être, je n'avais même plus ma place dans cette Université.

Je ne voudrais pas être d'emblée mal comprise. Je suis, moi aussi, impressionnée par l'extraordinaire diffusion du savoir que les moocs et autres cours en ligne rendent possible. Presque chaque jour, je me réjouis de pouvoir écouter des conférences auxquelles j'ai accès d'un simple clic, alors qu'il y a 30 ans, cela aurait exigé un déplacement que je n'aurais sans doute pas eu la possibilité de faire. Moi aussi, je trouve infiniment précieux que de jeunes Africains qui n'ont pas la possibilité de se déplacer en Europe puissent avoir accès aux cours de nos Universités, et devenir aussi bons que nos étudiants.

Moi aussi, je trouverais ridicule et sans doute suicidaire de ne pas exploiter les NTIC partout où elles sont pertinentes. Moi aussi, je partage le souci de mes collègues de rendre les étudiants actifs, de les amener à s'approprier véritablement une matière plutôt que de mémoriser des formules toutes faites qu'ils régurgitent lors de l'examen avant de les oublier définitivement.

Là où je rechigne, c'est quand le discours qui entend valoriser tel projet de diffusion du savoir ou telle une expérience pédagogique devient en même temps un discours de disqualification de tout le reste, et en particulier de ce que moi-même et d'autres collègues nous efforçons de faire le mieux possible, chaque jour, pour nos étudiants.

Je voudrais tenter de résister à ceux qui déclarent de manière péremptoire qu'il n'y a pas d'alternative, qu'il faut adapter les disciplines aux technologies et aux méthodes qu'ils ont développées et non l'inverse, que ce qui a marché dans telle matière, devant tel auditoire, marchera universellement, qu'il faut s'adapter à leur modèle ou disparaître. Je voudrais résister à ceux qui interprètent immédiatement toute objection et même toute perplexité comme l'expression d'un manque d'inventivité ou d'une incapacité à évoluer en dehors de sa « zone de confort ».

Au risque de passer pour une *has been* je voudrais rompre une lance pour le mal-aimé cours ex cathedra, qui sert systématiquement de repoussoir, et que l'on présente comme ennuyeux, répétitif, inefficace et destiné à des étudiants nécessairement réduits à la passivité.

Je voudrais le faire en souvenir de ces professeurs captivants qui ont su me donner le goût du savoir mais aussi en pensant à mes jeunes collègues qui font aujourd'hui des cours magnifiques, que les étudiants suivent avec passion, ces jeunes collègues qui à chaque séance, sortent précisément de leur zone de confort devant un auditoire dont on ne peut jamais complètement anticiper les réactions et les objections.

Je vois, à la fin des cours, les étudiants qui se rassemblent autour de leur professeur et qui en redemandent. Je les croise dans les couloirs ou au café, en train de continuer à discuter ce qui s'est dit au cours et je me demande d'où peut bien venir cette idée qu'un cours ex cathedra s'adresse nécessairement à des étudiants qui ne seraient que le réceptacle passif de « la parole du maître ».

Au nom de quelle innovation nécessaire, au nom de quelle crainte d'être à la traîne allons-nous dire à ces jeunes collègues qui parviennent si bien à transmettre leur passion que ce qu'ils font relève d'une méthode obsolète, sclérosée, ou dépassée ? J'ajoute que trois mois de séjour à Princeton m'ont permis de constater qu'on peut être dans le top 10 (pour ceux qui aiment les rankings) en choisissant de faire des cours et des séminaires (de philosophie en tout cas) de manière tout à fait traditionnelle.

Comme tout le monde, il m'est arrivé de m'ennuyer devant des professeurs qui lisaient leurs notes de cours, mais ce qu'il faut combattre, c'est cette caricature du cours ex cathedra, pas le cours ex cathedra lui-même. Et je ne suis pas persuadée que le passage pas les nouvelles technologies va rendre comme par magie un cours ennuyeux « attractif » ou « ludique ». Un professeur ennuyeux encapsulé ou podcasté reste ennuyeux (avec, c'est vrai, l'avantage qu'on peut le mettre sur « pause »).

Le cours ex cathedra n'est jamais, dans mon domaine (mais je pense que c'est vrai bien au-delà de mon domaine) une simple transmission de savoir – ce qu'on lui reproche souvent – il est toujours, en même temps, une mise en perspective, une formation à la méthode, à la critique et à la réflexion. L'idée que l'on pourrait déconnecter la transmission des savoirs (qui pourrait être confiée à la vidéo), et la formation proprement dite (qui pourrait/devoir être prise en charge en « présentiel ») me semble intenable. On n'enseigne jamais des données brutes mais toujours, en même temps, une méthode, une manière d'organiser

ces données. Inversement, on n'enseigne pas une méthode « dans le vide » indépendamment d'un contenu particulier.

C'est pourquoi je pense qu'il est nécessaire d'adapter les méthodes pédagogiques comme d'ailleurs aussi les méthodes d'évaluation à la discipline et au contenu du cours, et non l'inverse.

J'ai assisté hier matin avec beaucoup d'intérêt à l'atelier 2D-3D. Les simulations, les modélisations en 3D, l'apprentissage par réalité virtuelle et de manière générale toutes les expériences pédagogiques qui y ont été présentées donnaient vraiment l'envie de se trouver à la place des étudiants concernés. Mais personne, j'imagine, ne contestera qu'on ne doit pas s'attendre à ce que ces simulations ou ces modélisations transforment l'enseignement de la philosophie comme elles ont transformé l'enseignement de l'anatomie ou de l'histologie.

Pour prendre un autre exemple, les mathématiciens adorent le tableau noir, qu'ils préfèrent souvent au plus moderne PowerPoint. Laissons-leur le tableau noir, et pas seulement par nostalgie de l'odeur des craies. Le tableau noir contraint à refaire le raisonnement qu'on expose, ce qui n'est pas le cas du PowerPoint. Et, il me semble incontestable que l'on comprend bien plus facilement celui qui refait un raisonnement en vous l'exposant que celui qui se contente de projeter des formules sans les repenser.

Pour prendre un dernier exemple, un QCM ou un quizz a sans doute toute sa pertinence pour évaluer un cours de biochimie ou de physiologie mais il n'est certainement pas le meilleur dispositif pour évaluer la maîtrise d'un cours de philosophie et si l'on veut malgré tout adapter un enseignement en philosophie en sorte qu'il soit évaluable par QCM, on ne pourra qu'appauvrir considérablement son contenu.

Certains collègues pratiquent avec bonheur la classe inversée ou les serious games, d'autres sont capables de faire d'un forum de discussion un dispositif utile et efficace, d'autres encore ont un talent extraordinaire pour capter l'attention de tout un auditoire. Pourquoi ne pas laisser à chacun la liberté de choisir ce qui lui convient le mieux, ce qui convient le mieux à sa discipline, ce qui convient le mieux à son auditoire ? Pourquoi ne pas laisser les enseignants inventer eux-mêmes leur petit mélange, en dosant comme ils le souhaitent les différentes méthodes à leur disposition ?

Ne pourrait-on pas faire un peu confiance aux collègues, entretenir le respect mutuel et la collégialité ?

Je voudrais pour terminer m'arrêter quelques minutes sur ce thème de la collégialité. J'ai fait des études de mathématique avant de faire des études de philosophie, j'ai enseigné dans quatre facultés différentes, j'ai eu le bonheur de rencontrer une multitude de collègues fiers d'appartenir à une institution où l'on pouvait former des ingénieurs et des médecins, en même temps que des spécialistes de l'histoire des religions ou de la philosophie de l'Antiquité. Je n'ai jamais eu le sentiment d'être une étrangère dans les facultés qui n'étaient pas la mienne. Nous avons tous quelque chose en commun, quelque

chose comme le goût du savoir, et le respect de tous les savoirs. Je voudrais que nous ne perdions pas cela, qui me semble, du reste, être la condition d'un véritable décloisonnement, d'une véritable interdisciplinarité et même, tout simplement la condition d'existence de l'Université.

Je ne veux pas croire que ce temps est révolu, que nous devons nous résoudre à vivre dans une Université où les facultés, les départements et les services ne pourraient envisager leurs relations que sur le mode de la compétition et du struggle for life, je ne veux pas croire que l'Université n'a d'autre choix que d'être en petit ce qu'une société fondée sur les valeurs de la droite décomplexée est en grand, où ceux qui rapportent moins qu'ils ne coûtent doivent désormais vivre dans la honte d'être des parasites et la crainte d'être condamnés à la disparition.

Nous aimons notre métier, nous avons fait des études longues, exigeantes et dès la fin de ces études, nous avons consacré nos journées, nos soirées, nos week-ends, nos vacances à la rédaction d'une thèse, à la préparation d'interventions dans des colloques, à l'écriture d'articles ou de livres. Nous n'avons jamais compté nos heures parce que nous étions conscients d'avoir ce privilège extraordinaire d'avoir pu faire de notre passion notre métier. Nous avons ensuite choisi d'enseigner, plutôt que d'être chercheur à temps plein, parce que nous aimons le contact avec les étudiants, parce que nous aimons ces moments où nous sentons que ce que nous disons les interpelle, les inquiète, les étonne et leur donne envie d'aller plus loin. Nous avons choisi d'enseigner parce que nous pensons les études universitaires peuvent ouvrir un monde.

On me dira que l'Université, ce n'est pas seulement cela, mais aussi des étudiants qui abandonnent, des étudiants qui échouent, des étudiants qui en font le minimum pour avoir « leur papier » et qui quittent l'Université avec le sentiment de s'y être mortellement ennuyés. Sans doute, nous ne pouvons pas l'ignorer et il va de soi que nous devons tout mettre en œuvre pour chercher à y remédier, mais l'Université, c'est aussi, parfois, l'histoire d'une passion partagée. Cela reste, pour moi en tout cas, le cœur de notre métier d'enseignant, ce à quoi je tiens, ce que je ne veux pas voir disparaître.

Je voudrais qu'il nous soit encore possible de former des jeunes curieux, qui aiment apprendre pour apprendre, qui aiment se poser des questions qu'on ne leur pose pas, des jeunes qui cherchent à découvrir de nouvelles manières de comprendre et d'interpréter le monde, et des jeunes qui ont aussi parfois le désir de le transformer, même si ce désir de connaître, de comprendre et d'agir n'est pas immédiatement convertible en salaire confortable ou en voiture de société. L'Université doit bien sûr former des techniciens, des experts, des médecins, des juristes, des ingénieurs, des enseignants, etc. mais je veux croire que nous avons aussi l'ambition de former des experts qui ne soient pas seulement des techniciens parfaitement formatés pour la petite niche qui les attend sur le marché de l'emploi. Pourquoi pas des médecins qui liraient Spinoza, des juristes intrigués par le boson de Higgs, des ingénieurs amateurs de poésie ou des professeurs d'histoire qui lisent tout ce qu'ils trouvent sur le réchauffement climatique ?

Je veux croire que nous ne sommes pas contraints d'accepter l'idée que l'Université n'a

pas d'autre choix que de se soumettre sans se poser de question aux impératifs de rentabilité, de compétitivité, de productivité, d'adaptabilité, de croissance indéfinie et d'innovation permanente qui sont ceux du modèle économique dominant. Je voudrais croire que nous ne sommes pas contraints d'accepter – ce serait peut-être encore pire – que cet avenir où la formation de nos étudiants sera tout entière ordonnée aux impératifs du marché, de la rentabilité et de la compétitivité est un avenir radieux que nous devrions accueillir avec enthousiasme parce qu'il fera de nos jeunes des adultes parfaitement form(at)és pour prendre avec bonheur et sans aucun état d'âme la place qui leur revient dans la société du *struggle for life* que nous avons construite pour eux et qui serait l'horizon indépassable de ce siècle.

### Véronique Servais

La consigne que nous a donnée Robert était de « rêver » notre université et notre métier d'enseignant, et je me suis prêtée au jeu de l'utopie, mais une utopie tout de même assez raisonnable. J'ai conscience que mes réflexions ne sont peut-être pas très originales, et qu'elles paraîtront peut-être à certains complètement ringardes ou irréalistes, mais après tout c'était le jeu.

Je vais articuler mon exposé autour de quatre idées.

1. L'enseignement dont je rêve est un enseignement qui a du sens pour moi. La perte de sens est ce qui menace tous les métiers aujourd'hui et le nôtre n'y fait pas exception. La perte de sens est aussi ce qui favorise les burn out, partout, dans tous les milieux professionnels. La perte de sens survient quand on est dépossédé de son travail, que celui-ci se trouve découpé en une série de tâches à exécuter, et que celles-ci sont exécutées dans l'intérêt d'un système qui nous échappe (la machine de l'ère industrielle, l'administration, le système informatique...). Donc je rêve d'un enseignement qui garde du sens pour moi, dont je reste l'auteur, dans une université qui me fait confiance. Cela veut dire que, même si beaucoup de professeurs peuvent enseigner une matière, nous ne sommes pas interchangeables et que ce que je suis, en tant que personne, compte. Nous ne sommes pas de simples exécutants au service d'une machinerie complexe dont la logique reviendrait à faire du chiffre pour faire du chiffre, que ces chiffres soient ceux de la recherche ou de l'enseignement.
2. Un enseignement qui a du sens pour moi est un enseignement où les savoirs ne seraient pas seulement une monnaie d'échange pour obtenir un diplôme ou un salaire plus élevé, mais seraient quelque chose qui ait également du sens pour nos étudiants : qui les aide à comprendre les mécanismes de la vie, de la maladie, de l'art ou de la société, qui les aide à comprendre qui ils sont et à prendre leur place dans la société. Or cela devient difficile à tenir dans une société où qui met en avant l'économie des savoirs.
3. C'est aussi un enseignement qui ne se contente pas de *transmettre* des savoirs. Nombreux sont les professeurs qui l'ont fait remarquer dans l'enquête : le professeur ne sait pas tout, loin de là. Et donc on suggère qu'il doit plutôt être un guide, qui aide l'étudiant à s'y retrouver dans les méandres et la quantité invraisemblable d'informations à sa

disposition, l'aider à trier et hiérarchiser, à faire preuve d'esprit critique comme on dit. Certes. Mais personnellement je ne me sens pas très satisfaite de ce rôle. Un robot ou une AI pourrait tout aussi bien faire l'affaire, et c'est déjà ce que font des algorithmes d'Amazon p.ex. Il me semble que l'enseignant a un rôle beaucoup plus important à jouer, celui de donner aux étudiants le goût, l'envie, le désir de connaître, d'explorer, d'apprendre, de se dépasser, de créer, de mettre d'eux-mêmes dans leur travail. Il faut que les profs soient « investis » comme disent les psychologues, qu'ils soient « aimés » de leurs étudiants. Et donc l'enseignant doit *incarner* quelque chose qui vient faire sens aussi pour les étudiants, qui se répercute en eux et dont ils puissent se saisir. Il doit compter pour eux. Cela suppose aussi que les étudiants puissent se réapproprier ce qui est dit, le réinventer pour leur propre compte. Rien de pire que les étudiants qui répètent de qui leur a été dit. A mes yeux, l'enseignement n'est pas transmission mais ré-invention.

4. Enfin, un enseignement qui a du sens pour moi est un enseignement qui ne se contente pas de former des experts et des gens qui savent réfléchir sur des problèmes précis, mais qui amène aussi les étudiants à s'interroger sur eux-mêmes, afin de ne pas produire des êtres certes intelligents et performants, mais complètement déconnectés de leurs aspirations, de leurs désirs, de leurs ressentis corporels ou de leurs indignations. Nos systèmes d'apprentissage ont tendance à favoriser des êtres clivés, qui en savent beaucoup sur de petites portions de réalité mais pas beaucoup sur eux-mêmes, qui de ce fait sont amenés à faire des choix ou à prendre des décisions qui risquent d'être logiques mais peut-être fort peu rationnelles. De ce point de vue, l'université dont je rêve donnerait à tous ses étudiants une petite formation à l'histoire naturelle et à l'anthropologie culturelle afin qu'ils puissent être sensibles à leur nature animale, à la beauté de la vie et à la diversité culturelle, et qui les invite, notamment via des pratiques artistiques, à découvrir progressivement qui ils sont et ce qu'ils cherchent. Elle leur donnerait également, à tous, une formation de base à la pensée systémique, afin de les aider à percevoir les relations, interconnexion et boucles de rétroaction qui unissent les éléments des systèmes complexes dans lesquels nous sommes pris, et ce afin qu'ils ne prennent pas trop de décisions aveuglément. Mais bon, là, je rêve vraiment !

Jean-François Focant

De  
**l'Hyper-Polyvalence**  
des Profs

Enseignement



